

**Zeitschrift:** Vox Romanica  
**Herausgeber:** Collegium Romanicum Helvetiorum  
**Band:** 21 (1962)

**Buchbesprechung:** Comptes rendus = Besprechungen = Recension

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Comptes rendus — Besprechungen — Recensioni

### SOMMAIRE

### INHALT

### SOMMARIO

*A propos d'une publication récente sur le français en Suisse* (H. Glättli), p. 323. — BODO MÜLLER, *Die Herkunft der Endung -i in der 1. Pers. Sing. Präs. Ind. des provenzalischen Vollverbs* (M. Pfister), p. 326. — H.-J. FREY, *Per la posizione lessicale dei dialetti veneti* (G. Ineichen), p. 334.

### A propos d'une publication récente sur le français en Suisse

Dans le *Journal de Genève* du 28 juin 1961, M. Georges Perrin a rendu compte du *Cours pratique de français* de M. Emile Thilo, ancien greffier du Tribunal fédéral. Désireux d'en avoir une idée personnelle, nous nous sommes procuré le volume. Si la première partie contient des remarques excellentes et des choses utiles à savoir, la deuxième cependant est déparée par des affirmations ou contestables ou franchement erronées. La plupart semblent provenir d'un préjugé de l'auteur. C'est que M. Thilo accorde plus de crédit à *La Grammaire des Grammaires* parue en 1811, somme de toutes les règles de la grammaire classique, qu'aux grammaires modernes telles que par exemple *Le Bon Usage* (7<sup>e</sup> édition, 1959) de Maurice Grevisse qui passe non seulement « pour la meilleure grammaire, mais aussi pour le meilleur guide de l'Usage » (Charles Bruneau, professeur honoraire à la Sorbonne). N'est-il pas significatif à cet égard qu'on cherche en vain, parmi les ouvrages cités par l'auteur, le *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul Robert dont quatre volumes ont paru jusqu'ici? L'excellent *Dictionnaire des difficultés grammaticales et lexicologiques* de Joseph Hanse, professeur à Louvain, bien qu'il figure à la bibliographie, ne paraît pas avoir été utilisé. Voici quelques exemples probants: On s'étonne de voir figurer (p. 75) *il arrive que* parmi les locutions impersonnelles *il est certain, évident, sûr, vrai*, etc., qui, employées affirmativement, régissent toujours l'indicatif.

Ce n'est pas le cas pour *il arrive que*. Le verbe de la subordonnée dépendant de cette locution ne se met à l'indicatif que si elle présente le fait comme réalisé. Mais si l'on veut exprimer un fait simplement possible, ou si le fait en est encore à se produire, il faut le subjonctif. Si M. Thilo avait eu la curiosité de consulter Grevisse – au lieu de la 5<sup>e</sup> édition (1953), qui figure à la bibliographie, il vaut mieux se reporter à la 7<sup>e</sup> (1959) sensiblement plus riche –, il se serait rendu compte que les indications de *La Grammaire des Grammaires* ne reflètent pas l'état présent de la langue. Il faut noter du reste que le *Dictionnaire fondamental de la langue française* de Georges Gougenheim, Didier, Paris 1958, ainsi que le *Petit Larousse*, Paris 1959, ne contiennent que des exemples où la subordonnée est au subjonctif: Il arrive qu'il ne pleuve pas pendant un orage. Il arrive qu'il sorte le soir. Il ne fait pas de doute que ces deux exemples ne soient conformes à l'usage actuel. Par conséquent, des trois exemples que cite M. Thilo seul le deuxième emprunté à Littré (Il arriva que je le rencontrai) correspond à la syntaxe d'aujourd'hui.

Que M. Thilo suivant l'exemple de l'Académie se refuse à faire accueil à *baser* pour lequel a déjà plaidé Sainte-Beuve ne peut que jeter la majorité des lecteurs dans une stupéfaction profonde. C'est le purisme pur que prêche ici M. Thilo. En dépit de l'Académie le verbe *baser* a reçu la sanction de l'usage. Nous n'en citerons qu'un exemple qui fera peut-être réfléchir M. Thilo. Sous la plume de Charles Bally, un des plus grands linguistes de notre temps, nous lisons la phrase que voici: «En conséquence, vouloir trouver une correspondance constante entre langue et culture, surtout si l'on base l'argumentation sur la langue littéraire et le style des grands écrivains, c'est là une entreprise séduisante sans doute, mais qui réserve, je le crains, bien des désillusions» (*Linguistique générale et linguistique française*, Francke, Berne 1944, p. 14). Le meilleur plaidoyer pour *baser*; *se baser* se lit chez Maurice Grevisse, *Problèmes de langage*, 2<sup>e</sup> série, Duculot, Gembloux 1962, p. 5–11.

Voici qui est plus singulier. Il arrive à M. Thilo de se montrer plus puriste que l'Académie. Partageant l'avis de Jean Nicollier, rédacteur à la *Gazette de Lausanne*, M. Thilo ne reconnaît à l'adjectif *impeccable* que le sens: incapable de faillir, et non: qui est absolument régulier, correct. Le *Dictionnaire de l'Académie* (1935) admet ce sens. Voici les trois exemples que donne l'Académie: Sa conduite fut impeccable. Tenue impeccable. Toilette impeccable. Nous renvoyons le lecteur au *Bon Usage* de Grevisse, p. 101, n. 2, où se trouvent réunis d'autres exemples empruntés à Péguy, Romain, Green, Troyat, Daniel-Rops, Thérive, Maurois et Torrès. Nous y ajoutons un autre exemple que nous avons relevé récemment dans

le *Journal de Genève*. Il est de M. Olivier Reverdin: «M. Martin Bodmer, en acquérant ses papyrus et en les éditant *de manière impeccable*; MM. Victor Martin et Rodolphe Kasser, en apportant à l'établissement du texte une perspicacité et une science hors de pair, ont rendu aux études néotestamentaires un service éminent» (*Journal de Genève* du 27 juillet 1961, p. 4, col. 3). Etant donnés ces exemples est-il permis de s'en tenir à ce qu'enseignait la 7<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1877) qui, quoi qu'en pense M. Thilo (voir à ce sujet *Notes sur le français d'aujourd'hui*, Payot, Lausanne 1937, p. 7), est considérée comme «une des plus médiocres de la série académique»? (Charles Bruneau, *Petite histoire de la langue française*, t. 2, Colin, Paris 1958, p. 348.)

L'expression *prédire l'avenir* (p. 56) que M. Thilo considère comme un pléonasme est de la meilleure langue. Elle figure dans le *Dictionnaire de l'Académie*. Elle est aussi attestée chez Bossuet et chez Voltaire (*Dictionnaire général*, Littré).

Il y a un autre cas où l'information de M. Thilo se trouve en défaut. C'est lorsqu'il affirme que la locution prépositive *vis-à-vis* ne signifie qu'en face, à l'opposé de et non à l'égard de, envers. Vieille querelle, en vérité. Pourquoi M. Thilo s'élève-t-il contre cette expression? Serait-ce parce qu'elle faisait enrager Voltaire et, plus près de nous, Abel Hermant? Il y a plus d'un siècle, Jean Humbert, professeur d'arabe à l'Académie de Genève, dans son *Nouveau Glossaire Genevois*, Jullien, Genève 1852, t. 2, p. 237, s'exprime en ces termes au sujet de cette locution: «Introduite en France par J.-J. Rousseau, cette expression fut dès l'origine attaquée vivement par Voltaire. Mais le philosophe de Genève, plus lu et plus goûté que le philosophe de Fernex (*sic*), triompha de son opposant, et le barbarisme trône aujourd'hui.» Même l'Académie semble l'admettre puisqu'on lit au mot *impertinence*: «Rien n'égale l'impertinence de cet enfant *vis-à-vis* de ses parents.» Le cardinal Tisserant, second personnage de l'Eglise, dans son éloge du savant physicien Maurice de Broglie<sup>8</sup> qu'il remplace à l'Académie française, s'exprime en ces termes: «Louis Barthou, au nom du théorème d'Heisenberg sur le principe d'incertitude, s'interrogeait sur la position de Maurice de Broglie *vis-à-vis* de la question du déterminisme scientifique» (*Le Monde* du 24/25 juin 1962, p. 14, col. 4). C'est donc à tort que M. Thilo reproche au *Petit Larousse* de reconnaître à *vis-à-vis* aussi ce deuxième sens. Il est aujourd'hui reçu par le meilleur usage (Hanse), témoin la phrase suivante que nous empruntons une fois de plus à Charles Bally: «Leur attitude (du sujet parlant et du sujet entendant) *vis-à-vis* des innovations ne sera probablement pas la même» (*Le langage et la vie*, Payot, Paris 1926, p. 188).

Avant de conclure, nous aimerions relever un dernier point. A la page 81 du *Cours pratique*, M. Thilo refuse d'admettre l'emploi d'un participe passé après *celui, celle(s), ceux*. Cet emploi remonte au XVI<sup>e</sup> siècle. Voici ce qu'en dit Ferdinand Brunot dont l'autorité ne peut être contestée: «Les meilleurs grammairiens et les meilleurs auteurs n'avaient jamais contesté qu'on pût rapporter à *celui* un participe et dire: Je refuse d'accepter cette règle, et je suivrai *celle donnée* par tout le monde.» *Observations sur la Grammaire de l'Académie française*, Droz, Paris 1932, p. 46. Les recherches de Grevisse viennent confirmer l'avis de Brunot. Voir à ce propos *Le Bon Usage*, § 515, *Remarques*, et surtout *Problèmes de langage*, Duculot, Gembloux 1961, p. 6, 261. Aux noms des 28 écrivains que cite Grevisse (p. 264/65), nous ajoutons Diderot, Eugène Melchior de Vogüé, Lyautey, Jérôme Carcopino, Wladimir d'Ormesson et l'éditorialiste du *Monde*. On aurait vraiment mauvaise grâce à prétendre que ces écrivains, dont quelques-uns comptent parmi les plus grands, écrivent mal. Inutile de dire qu'on pourrait continuer à relever d'autres singularités. Mais il faut conclure. Il nous semble que M. Thilo accorde trop de crédit à certains grammairiens et journalistes qui ont légiféré un peu à l'aveuglette. En vertu de quelle autorité? L'auteur du *Cours pratique de français* est fixiste là même où il faut s'incliner devant l'évolution. Il paraît ne vouloir tenir nul compte du bon usage «qui est le consentement des bons écrivains et des gens qui ont souci de bien s'exprimer» (Grevisse). Nous regrettons donc vivement de ne pouvoir partager l'optimisme que manifeste l'Association romande de Berne dans l'avant-propos de ce volume.

Küsnacht

H. Glättli

\*

BODO MÜLLER, *Die Herkunft der Endung -i in der 1. Pers. Sing. Präs. Ind. des provenzalischen Vollverbs*, München 1956.

Morphologische Arbeiten über das Altprovenzalische, die auf den von Brunel publizierten Originalurkunden basieren, sind von großer Bedeutung. Außer den wertvollen Zusammenstellungen von Brunel selbst als Einleitung zu jedem der beiden Urkundenbände besitzen wir keine umfassende Untersuchung zu den verschiedenartigen morphologischen Fakten der altprovenzalischen Sprache. Müller greift ein besonderes Problem heraus – die Endungstypen des Verbums in der 1. Pers. Sing. Präs. Ind. Das heutige occitanische Sprachgebiet weist eine Dreiteilung auf: *-i* im Westen (*ʃje*

*me lèvi*<sup>7</sup>) mit einer bedeutend kleineren, davon getrennten Zone im provenzalischen Gebiet (Gegend von Marseille); *-e* im Zentrum des occitanischen Sprachraums (Rouergue, Limousin) und schließlich als Übergangszone zum Frankoprovenzalischen ein Gebiet mit *-o*, *-u*. Die zu erwartende endungslose Form des Altprovenzalischen (*am* < *AMO*; *ven* < *VENDO*) ist verschwunden. Die Untersuchung Müllers beschränkt sich auf den Haupttypus *-i*, der bisher sehr verschieden gedeutet wurde (*-e* als verallgemeinerter Stützvokal wie im Französischen und *-o* als Eigentümlichkeit des Frankoprovenzalischen werden allgemein anerkannt).

Hervorzuheben sind zwei wichtige Ergebnisse dieser Dissertation:

1. Seit dem 12. Jahrhundert hat sich die geographische Lagerung der *-i*- und *-e*-Gebiete nicht wesentlich verändert (p. 68), mit der Einschränkung, daß *-i* im Westen weiter gegen das Poitevinische hinaufreichte. Anhand der Endung der 1. Pers. Sing. Präs. Ind. ist eine erste Lokalisierungsmöglichkeit für einen altprovenzalischen Text gegeben: Tritt ein *-i* auf, ist ein Sektor westlich begrenzt durch die Linie Béziers–Millau–Aurillac und östlich durch den Rhonelauf ausgeschlossen, weil in jenem Gebiet neben den endungslosen Formen die Endung *-e* zu erwarten ist. Ausnahmen sind im Zusammenhang mit der nivellierenden Ausgleichstendenz einer im Entstehen begriffenen altprovenzalischen Schriftsprache zu erklären.

2. Die Endung *-i* wird von Müller einleuchtend durch Verschmelzen mit dem enklitischen Ortsadverbium *apr. i* interpretiert. Die Etymologie von *i* ist freilich nicht *ibi*, sondern *nīc* (*FEW* 4, 423). Die bisherigen Theorien (Stützvokalerklärung; Hiatttheorie; Herleitung aus *-io* wie *feri* < *FERĪO*; falsche Abtrennung von *i* beim enklitischen Personalpronomen *ieu*) werden objektiv diskutiert und zum Teil endgültig widerlegt. Nicht überzeugend ist die Konstruktion eines kausalen Zusammenhanges zwischen der Vokalisierung von *el* (< *ILLE*) zu *eu* im Limousinischen und in den heutigen Mundarten der Grafschaft Provence (p. 105) und der Entstehung der Endung *-i*, da chronologisch keine Übereinstimmung besteht und vor allem für das östliche Gebiet keine urkundlichen *eu*-Belege beigebracht werden können. Zudem würden die sechs *eu*-Formen des Girart de Roussillon kaum zur aufgestellten Theorie passen.

Auffallend ist aber bei der geographischen Verbreitung von *-i* die Randzonenstellung im Osten und im Westen, so daß man sich fragen muß, ob nicht das zentrale Gebiet mit *-e* als Neuerungskeil zu werten ist. Die Gegend um das Massif central mit dem Rouergue als Ausstrahlungszentrum ist aus dem 12. Jahrhundert ebenfalls

bekannt durch die in diesem Gebiet mit besonderer Deutlichkeit auftretende bedingte Diphthongierung vor Palatal.

Methodisch grundlegend scheint mir das Heranziehen der Troubadourtexte, vor allem auch im Hinblick auf die noch ungelöste Frage der altprovenzalischen Schriftsprache. Müller begegnet den Formen der Troubadourdichtung mit berechtigtem Mißtrauen (p. 23f.). Bedeutend mehr, als dies aber bisher geschehen ist, sollten für solche Untersuchungen die einzelnen Chansonniers benützt werden. Wenn auch nur mit größter Vorsicht auf die Sprache der einzelnen Troubadours geschlossen werden darf, haben wir in den Chansonniers doch die Sprache der Kopisten des 13. oder 14. Jahrhunderts vor uns, die für die Sprachwissenschaft einen nicht zu unterschätzenden Wert hat. Deshalb sollte für jede Form eines Troubadourtextes unbedingt die belegte Graphie der Manuskripte mit Angabe der Chansonniersigel verwendet werden. In dieser Hinsicht läßt die Arbeit Müllers verschiedene Wünsche offen. Nur anhand der Angabe der individuellen Schreibart der Kopisten lassen sich Rückschlüsse auf die Sprache der einzelnen Troubadours ziehen, wobei selbstverständlich den Formen im Reim eine besondere Bedeutung zukommt. Wichtige Vorarbeiten sind zweifellos genaue Studien über die Sprache der einzelnen Chansonniers und ihrer Schreiber, wie dies zum Beispiel Monfrin für den Chansonnier C getan hat<sup>1</sup>.

In einer so gründlichen und umfassenden Arbeit wie derjenigen Müllers ist es selbstverständlich, daß verschiedene Ansichten und Hinweise zur Diskussion Anlaß geben.

P. 66 «Im Limousin, wo die Endung der 1. Pers. heute *-e* lautet, ... Das heutige *-e* ist bereits im früh entstandenen Johannes-Fragment nachweisbar.»

Interessant wäre in diesem Zusammenhang ein Vergleich mit dem nordfranzösischen Anschlußgebiet. Überhaupt stellt sich die Frage, ob die Entwicklung zu *-e* im nördlichen Teil des altprovenzalischen Sprachraumes von der anglonormannischen und altfranzösischen Entwicklung im 12. und 13. Jahrhundert getrennt betrachtet werden kann. Im Anglonormannischen kommen bereits im 12. Jahrhundert angegliche Formen auf *-e*<sup>2</sup> vor (je ein Beispiel in Brendan<sup>3</sup>, PsCambr und QLivre)<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> J. MONFRIN, *Notes sur le chansonnier provençal C*, RecBrunel 2, 292–312.

<sup>2</sup> SCHWAN-BEHRENS, p. 215, erklärt *-e* in der 1. Person als Angleichung an die 2. und 3. Pers. Sg. und auch an die mit organischem *e*-Auslaut versehenen Formen der 1. Pers. Sg. wie *entre*, *membre*, *tremble* usw.

P. 66: «Auch einige namhafte Troubadours, die aus dem heutigen *e*-Gebiet stammen, benutzen in ihren Liedern nur den Endungsvokal *-e*. Dies sind Bernart von Ventadorn (aus Egletons, Dep. Corrèze), Peire d'Alvergne (Diözese Clermont), Peire Rogier (Auvergne) und Gaucelm Faidit (Uzerche, Dep. Corrèze).»

Diese Feststellung bezieht sich auf die Belege, die angeführt sind p. 26 unter Bernart de Ventadorn, p. 27 Peire d'Alvergne und Peire Rogier, p. 33 Gaucelm Faidit. Hier genügen nun die aus der «kritischen» Ausgabe übernommenen Formen nicht, sondern es sind für jedes angegebene Beispiel die Graphien der Manuskripte zu berücksichtigen. Müller schreibt zum Beispiel p. 26 unter Bernart de Ventadorn «Endung *-e*: ... *eu chasse so c'autre pren* (16, 7)». Hier sollte man unbedingt die von Appel angegebenen Varianten kennen: *cas* CIK, *chaz* M, *chauche* Q, *chas* T, *chatz* V, *chan* a, *chaz* G, *chasse* ADNOPRS.

Ebenfalls aus Bernart de Ventadorn «Endung *-e*: ... *eu remire so cors gai* (33, 15)». Die Graphien lauten: *remire* AIKa, *remir* CDGNQR.

Aus einer solchen Zusammenstellung kann man vermutlich ersehen, daß einzelne Chansonnier, unabhängig vom Herkunftsgebiet der Troubadours, die eine oder andere Form bevorzugen. So weist zum Beispiel der Chansonnier *R* verschiedentlich, von den andern Handschriften abweichend, die Endung *-i* auf<sup>1</sup>.

<sup>3</sup> Es werden die im *FEW* gebräuchlichen Abkürzungen verwendet.

<sup>4</sup> F. J. TANQUEREY, *L'évolution du verbe en anglo-français*, Paris 1915.

<sup>1</sup> *Bernart de Ventadorn*: *cen vetz trobi, can m·o cossir* (13, 22). Müller bemerkt dazu p. 26: «sehr unsicher» und zitiert Appel in der Anmerkung 6: «Die Abweichungen der Hdss. legen nahe, zu denken, daß der Vers in der Quelle<sup>6</sup> um eine Silbe zu kurz war. Ob *trobi* in *R* ursprünglich ist oder für *trop* eingeführt wurde, um eine Lücke zu füllen, ist kaum zu sagen ... Ich habe *trobi* hier stehen lassen; aber man kann ebensowohl mit DIK *be* ergänzen.» – In den Liedern von GuillPoit kommt nur der Stützvokal *-e* vor, ausgenommen die von Müller zitierte einzige Endungsform *azori* (ms. C) und vereinzelt *laysi*, das aus der Handschrift *R* stammt: *Aysi laysi so c'amar suelh* (Lied 11; Müller Anmerkung 2, p. 25). – Bei *Peire Vidal* zum Beispiel steht *cambi* (13, 17). Neben dem Chansonnier *R* weisen die Manuskripte DPST noch die Endung *-i* auf gegenüber *camje* ABCGEIJKLMQef und *camg* U, *camb* c. (s. D'ARCO SILVIO AVALLE, *Peire Vidal Poesie*, 2, 392, Milano, Napoli 1960.)



Bei den Textstellen von Raimbaut d'Aurenga (Müller p. 27) sind die Varianten nach der Ausgabe von W. T. Pattison<sup>1</sup> zu zitieren. Zum Beispiel zu «Endung -e: Mos vers an, qu'aissi l'enverse (16, 41)». Pattison p. 201: *qibenuersa* M, *lenuersa* DR, *enversa* a, *lenuersi* IKN<sup>2</sup>, *enuerse* NOU, *enverse* CE.

Die von Appel übernommene und p. 27 angeführte Lesart ... *leme tant* (30) ist fraglich<sup>2</sup>.

P. 69: «Die Infinitive lauten demnach *apropiar*, *apro(p)char*; *repropiar*, *repro(p)char*.» Apr. *repropiar* ist mir unbekannt. *FEW* 10, 278 kennt nur apr. *reprochar* 'imputer qch à faute à qn en l'en blâmant' (14.–15. Jh.).

P. 71: «Aus dieser Kartenskizze im Anhang geht hervor, daß das Verbreitungsgebiet der Endung -i sich nicht mit dem Gebiet deckt, in dem das -i- in *cambiare* erhalten geblieben ist. Die Endung -i tritt in den westlichen Küstenlandschaften Médoc, Landes und Béarn sowie in der Grafschaft Provence allein auf. Für den Westen könnte man freilich als Erklärung anführen, daß sich -i über sein Entstehungsgebiet hinaus ausgedehnt habe, für den Osten, daß ursprünglich vorhandenes -i- in *cambiare* durch das Vordringen i-loser Nachbarformen verdrängt worden sei.»

Ein Vergleich der auf p. 111 beigegebenen Karte und der Formen im *FEW* und *ALG* 646 läßt aber erkennen, daß eine weitgehende Übereinstimmung besteht zwischen der Endung -i und der Verbreitung von *cambiar*. Auf der Karte p. 111 ist zu ergänzen: Puiss. *cambiá* (*FEW* 2, 123a), Cahors *combiá*, BPyr. *kāmbýá* (p 691), Landes *kāmbýá* (p 674 N, 675). Bereits Jud schrieb 1939: «Aujourd'hui *cambiar* s'étend depuis l'océan au Sud de Bordeaux jusqu'à une ligne qui va de Narbonne à Rodez-Aurillac» (*RH* 14, 208). Betrachtet man noch die baskischen und spanischen Anschlußformen, scheint es wahrscheinlich, daß *cambiar* einst im ganzen gaskognischen Gebiet vorhanden war<sup>3</sup>.

P. 71: «Mit dem gegenwärtig zugänglichen Textmaterial aus dem Mittelalter läßt sich nicht bestimmen, wie *cambiare* und andere Wörter ähnlicher Lautung vor Jahrhunderten in den fraglichen Gegenden ausgesehen haben.»

Die von Müller angeführten Beispiele helfen aber mit, das bereits von Jud erkannte Verbreitungsgebiet zu verdeutlichen: Aland. *escambj* m. 'échange'. – Aland. *cambiá* (Roquefort 1474). Entspre-

<sup>1</sup> W. T. PATTISON, *The Life and Works of the Troubadour Raimbaut d'Orange*, Minneapolis 1952.

<sup>2</sup> PATTISON, p. 181: «I take *e tant* (*en tant*) as 'to such an extent'. Another possibility would be *Tem - e tant!*»

<sup>3</sup> Bask. *khambiatu* 'échange'. – Asp. *camear* 'changer'.

chend der vereinzelt Verbalform *azori* bei GuillPoit findet man bei Bernart de Ventadorn *jeiram chambis* 'échanger' (40, 60, ms. C). Dies bestätigt die Ansicht Müllers: «Vermutlich hat das *i*-Gebiet im 12. Jahrhundert weiter nach Norden hinaufgereicht» (p. 67). Bezeichnenderweise kommt *cambi* m. auch östlich der Rhone vor, entsprechend dem provenzalischen Gebiet der Verbalendung *-i*: *chanbi* m. 'change' (Digne 1424, MeyerDoc 286), *cambi* (Sisteron 1445, MeyerDoc 237). Es stellt sich nun die Frage, ob wir nicht einen Zusammenhang zwischen dem westlichen und dem östlichen *cambi*-Gebiet herstellen können, so daß *cambi* einer älteren ursprünglicheren Sprachschicht zugewiesen werden könnte, die durch zwei Neuerungskeile *lšãñar* und *chanjá* gesprengt wurde, wobei das Limousin im Westen und das Massif central mit dem Rhonetal im Osten die Einfallsachsen bilden würden. Als einzelne Reste der *cambi*-Schicht könnten interpretiert werden: Adauph. *chambiar* 'troquer' (FEW 2, 120a), *chanbour* m. 'changeur' (FEW 2, 122a), alang. *Peiro Cambiador* (Lodève 1185, Brunel), *Guillelm Cambier* (Maguelone 1190, p. 371<sup>1</sup>; Montpellier 1201, p. 477<sup>2</sup>); *escambi* m. 'échange' (Montpellier 1157, p. 274<sup>3</sup>). Bereits in der ältesten altprovenzalischen Periode erlitt das Gebiet von 'cambi' Einbrüche, vor allem in den nördlichen Grenzzonen, durch einen mouillierten Typus apr. *eschamnhe*<sup>3</sup>, der noch heute im Westen weiterlebt in lim. *lšãñar* 'modifier' DD, blim. *tsogná* und land. *šãñá*. Die östliche Neuerungsquelle *chanjá* steht unter nordfranzösischem Einfluß<sup>4</sup>.

P. 87: Zu den Nominativ-Pluralformen aus der Gegend von

<sup>1</sup> ROUQUETTE J., VILLEMAGNE A., *Cartulaire de Maguelone*, Montpellier 1912. Das Manuskript stammt aus dem 14. Jahrhundert, nach H. STEIN, *Bibliographie générale des cartulaires français ou relatifs à l'histoire de France*, Paris 1907, n° 2301.

<sup>2</sup> GERMAIN A., *Liber instrumentorum memorialium*, Cartulaire des Guillems de Montpellier, Montpellier 1884–1886. Nach STEIN, *op. cit.*, n° 2574, wurde die Kopie im 13. Jahrhundert geschrieben.

<sup>3</sup> Apr. *eschamnhe* m. 'échange' (Auvergne 1200, Brunel), apérig. *eschamne* (Nontron 1185, Brunel); vgl. mlt. *escamnus* (Marseille 1060, St-Victor, ch. 374), *escam* (Saintonge 1080, Cart. Baigne, p. 80). Zur lautlichen Entwicklung s. RONJAT 2, 254.

<sup>4</sup> Apr. *eschamge* 'échange' (Auvergne 1201, Cart. St-Flour, p. 53; STEIN, *op. cit.*, n° 3413) kann interpretiert werden als apr. *eschamnhe* beeinflusst durch afr. *eschange* (seit 11. Jh., FEW 2, 121a); vgl. dazu Conques *escamge* (1031, Cart., p. 322; Ende 11. Jh., p. 140; nach STEIN, *op. cit.*, n° 1043, wurde das Manuskript im 12. Jahrhundert geschrieben).

Toulouse (*li frairi, li omi* usw.) schreibt Müller: «C. Brunel glaubte, daß in diesen Pluralen altes lat. *-i* erhalten geblieben sei. Unserer Meinung nach ist aber die Ansicht von J. Anglade richtig, wonach *-i* auf den Einfluß des Artikels *li* zurückgeht.»

Zu diesem Problem ist die vorsichtige Formulierung von Grafström zu berücksichtigen: «Considérant le grand âge de nos chartes, je suis incliné à croire que l'*i* final latin s'y maintient dans *-i*, ce qui n'exclut pas que *li* ait pu exercer une certaine influence et que, dans d'autres cas, cet article seul puisse être le point de départ de *-i* finals<sup>1</sup>.»

P. 91: «Alles in allem sprechen die Zeugnisse der Urkunden dafür, daß man *vai* als Resultat von *VADIT* + *IBI* zu betrachten hat.»

Auffällig ist aber, daß apr. *vai*<sup>2</sup> im 12. Jahrhundert urkundlich nur in zwei Gegenden vorkommt, im Périgord und im Valentinois, die beide bezeichnenderweise auf den Haupteinfallachsen von Norden her liegen. Bei der Untersuchung der altprovenzalischen Verhältnisse dürfen die altfranzösischen und altfrankoprovenzalischen Formen nie außer acht gelassen werden, da in den nördlichen Grenzgebieten bereits Ende 12. Jahrhundert mit einer nordfranzösischen Beeinflussung zu rechnen ist. Afr. afrpr. *vail* ist im 12. Jahrhundert belegt<sup>3</sup>.

P. 92, Anmerkung 1: «J. RONJAT, *Gramm. ist.*, § 511: ‚je suis convaincu que l(andais), aq(uitain) *i* ... comme fr. *i*, remonte à hī(c) ...; *IBI* > *-iu* dans *aquiu*, etc. ...‘ Hier irrt Ronjat, denn *IBI* braucht im Gascognischen ebensowenig ein *-u-* hinterlassen zu haben wie *HABEO* und *DEBEO*. Im übrigen ist *hīc* in Pyrenäenmundarten ausdrücklich als *gue, g'* überliefert und hat dort *y* verdrängt ... Auch gasc. *-i* geht auf *IBI* zurück!»

Hiezu ist zu berücksichtigen, daß von Wartburg anderer Ansicht ist und der Auffassung Ronjats recht gibt. *FEW* 4, 423, führt afr. apr. *i* auf *hīc* zurück, mit dem Vermerk, daß auch afr. *iv* (< *IBI*, *FEW* 4, 530b) vor Konsonant *i* ergeben mußte. Gask. *akīu* läßt

<sup>1</sup> Å. GRAFSTRÖM, *Etude sur la graphie des plus anciennes chartes languedociennes avec un essai d'interprétation phonétique*, Uppsala 1958, p. 63.

<sup>2</sup> Apr. *vai* 'il va' (Valence um 1181, Brunel), apérig. id. (um 1185, Brunel). Das Beispiel aus dem Périgord steht in Charte 225, die verschiedentlich nordfranzösischen Einfluß aufweist; vgl. *VRom.* 17, 339.

<sup>3</sup> Afr. *vail* (Huon de Bordeaux 5210; SgBarb 4942), afrpr. id. (GirRouss 135 Beispiele). Vgl. auch P. FOUCHÉ, *Le verbe français*, Paris 1931, p. 417: «il se trouve que, malgré son caractère analogique, *vail* est la forme la plus anciennement attestée.»

sich einwandfrei zu *ibi* stellen (*FEW* 4, 530b). Ein Vergleich mit den Verbalformen *HABEO* und *DEBEO* ist unangebracht, da verschiedentlich schon im vlt. von *\*ayo*, *\*deyo* ausgegangen werden muß. Gask. *i* gehört zu *hīc*. Lavedan *gue 'y'* ist aus *\*(hī)QUE* entstanden und nicht aus *hīc*<sup>1</sup>.

P. 93: «Das Ortsadverb *i* war an sich schon das kürzere und schwächere Wort gegenüber dem tonstarken *lai* (< *ILLAC*) gewesen.» – Von Wartburg betrachtet apr. *lai* wohl mit Recht aus *ILLĀC + hīc* (*FEW* 4, 548a).

P. 105: «Das Ortsadverb *ibi* ist unserer Meinung nach nicht nur die Wurzel der Endung *-i* des Provenzalischen, sondern auch die Basis von *-i* in den spanischen Formen *estoy*, *soy*, *doy*, *voy*.» – Die spanischen Formen gehören nicht in diesen Zusammenhang, da mit enklitischem *hīc* aleon. *soe* nicht erklärt werden kann. Zusammen mit aven. *soe*, *doe*, *stoe*, nuoresisch *doe*, *soe* haben wir es mit einem paragogischen Vokal zu tun<sup>2</sup>. Sp. *doy*, *estoy*, *soy*, *voy* erklären sich rein lautlich aus älterem *doe* usw.

P. 107: Die gezeichnete *ALF*-Karte 763 *je me lève* wird auch durch die Tabelle des *ALMC* 1884 bestätigt. Die schematische Abgrenzung läßt sich im Grenzgebiet der Departemente Aveyron und Tarn mit diesen neueren Sprachaufnahmen differenzierter zeichnen.

Stimm (*RJahrb.* 8, 238f.) betrachtet die Präsensendung *-i* im Altprovenzalischen als lautgerecht, entstanden bei Verben wie (*a*)*complir*, *establi*, *emplir* (*omplir*, *remplir*), *soplir*, *cobrir*, *descobrir*, *obrir*, *ofrir*, *sofrir*, entsprechend dem Stützvokal *-e* bei den französischen Verben *livrer*, *entrer*, *trembler*<sup>3</sup>. Als Präsensparadigma von *cobrir* zum Beispiel nimmt Stimm an: *cobri* | *cobres* | *cobre*, wobei durch Analogie die Einheitlichkeit erzielt wurde mit der Singularreihe *cobri*, *\*cobris*, *cobri* oder *cobre*, *cobres*, *cobre*. Diese These basiert auf § 59a der Lautlehre Appels: «Auch *ieure*, *iure* (daneben *ibri*, *ibre*) < *EBRIUM*, *uebri* < *\*OPRIO*, *cuebri* < *\*COPRIO*,

<sup>1</sup> J. COROMINES, *VRom.* 2, 461.

<sup>2</sup> M. L. WAGNER, *Flessione nominale e verbale del sardo antico e moderno*, *ID* 14, 161.

H. SCHMID, *Zur Formenbildung von DARE und STARE im Romanischen*, Bern 1949, p. 57.

<sup>3</sup> STIMM, *RJahrb.* 8, 239: «Wo der Stammaslaut einen Stützvokal benötigte und in der 1. Sg. Pr. Ind. offensichtlich die Endung *-io* zugrunde liegt, mußte sich aus dem ursprünglich vorhandenen yod-Element der Endung als Stütze statt *-e* der besser entsprechende Vokal *-i* bilden. In Formen wie *establi*, *obri*, *soffri*, *sufri*, *suefri*, *cobri* ist also *-i* als die lautgerechte Gestalt des Stützvokals zu betrachten.»

*uefri* < \*OFFRIO, *suefri* < \*SOFFRIO scheinen in ihrem vokalischen Element die Wirkung des *i* zu zeigen<sup>1</sup>.»

Dazu ist nun einzuwenden, daß im gesamten altprovenzalischen Urkundenmaterial bis 1200, außer dem Eigennamen *Ebri*<sup>2</sup>, keine einzige dieser Formen zu belegen ist.

Wenn auch für gewisse Verben auf *-ir* die Richtigkeit der These Stimms kaum widerlegt werden kann, ziehe ich für die weitaus häufigeren Verben auf *-ar* die Erklärung von Müller vor, weil sie sich bis in alle Einzelheiten anhand der altprovenzalischen Urkundensprache beweisen läßt.

Abschließend sei festgehalten, daß die Dissertation von B. Müller für weitere altprovenzalische morphologische Untersuchungen grundlegend ist, wobei aber neben den urkundlichen Formen auch die Troubadourtexte in vermehrtem Maße in der Graphie der einzelnen Chansonniers heranzuziehen sind.

Max Pfister

\*

H.-J. FREY, *Per la posizione lessicale dei dialetti veneti*, Venezia-Roma 1962 (Quaderni dell'Archivio Linguistico Veneto, 1), 130 p.

Der Verfasser der vorliegenden Arbeit unternimmt den Versuch, die Stellung der venezischen Mundarten innerhalb der Romania mit lexikalischen Mitteln zu umschreiben. Es werden zu diesem Zwecke eine Reihe von ausgewählten «*Problemi lessicali*» zur Diskussion gestellt, die wir im folgenden, mit einigen Bemerkungen versehen, kurz aufzählen<sup>3</sup>:

<sup>1</sup> Die Angaben Appels beruhen auf apr. *ibri* Jaufre, *ubri* (RLaR 35, 86; R 24, 73), *ybri* Rn; *sufri* Flamenca 4954, *suefri* (AimBel 19, 37, ms. C), *sofri* (ib., ms. A). Daneben sind aber in der 1. Person auch belegt *sufre* (PassionProv 1992), *suefre* (BernVent 39, 31, ms. R).

<sup>2</sup> Arouerg. *Guido Ebri* (ca. 1190, Brunel), along. *Bernat Ebri* (Toulousain 1196, Brunel).

<sup>3</sup> Es handelt sich ursprünglich um eine Zürcher Dissertation. Die italienische Fassung wurde leider nicht mit der notwendigen Sorgfalt hergestellt. Wäre es nicht wünschenswert, auch dem praktischen Gebrauch des modernen Italienisch einige Aufmerksamkeit zu schenken? – Einige triviale Fälle als Belegmaterial: *In [?] quanto a* (p. 8, 52); *C'è da tener conto* (p. 27; Schnitzer dieser Art spuken auch in Schulgrammatiken herum; es handelt sich vermutlich um eine assoziative Fehlleistung in Anlehnung an Fügungen mit

1. Die durch die *u-ü*-Grenze gegebenen Verhältnisse werden durch die Behandlung der oberitalienischen und rätoromanischen Vertreter von LEGUMEN dargestellt. Hinsichtlich der östlichen Formen ist jedoch Vorsicht geboten, da das venezische Festland außer veron. *liomo* (a. 1475, drei Belege aus gleicher Quelle) nur das Wort *liom* aufzuweisen hat (p. 21): pad. *liom* aber bedeutet 'Löwe' und fällt somit aus<sup>1</sup>. Es scheint uns in der Tat festzustehen, daß die Formen des Festlandes (ven. *legume*) sich gegen Norden phonetisch nicht weniger deutlich absetzen als gegen Westen, und es ist a priori verwegen, das Paduanische zusammen mit dem Rätoromanischen (Typ *lium*) zu nennen. – Interessant ist dagegen der Versuch, die westlichen Formen (Typ *lem*) ebenfalls von LEGUMEN (und nicht von \*LEGIMINE wie Salvioni, Meyer-Lübke, Rohlf) her zu erklären, wobei die Akzentverschiebung mit der Eigenart des Diphthongs im Verhältnis zur Palatalisierung von *u > ü* in Verbindung gebracht wird.

2. In Anlehnung an die bekannte Arbeit von Jud über *éleindre* in den romanischen Sprachen behandelt Frey nochmals die Frage:

fr. *c'est*; *È constatabile con sicurezza* (p. 37: Das Wort *constatabile* ist eine an sich wohl mögliche Analogiebildung, die im Italienischen jedoch nicht üblich ist. *DEI* verzeichnet nur *constatare, -azione*, mit der Variante *costalare*; ebenso Cappuccini-Migliorini ['term. buocr. che tende a divulgarsi'], mit den Entsprechungen it. *accertare, verificare*, indes Panzini, *Diz. mod.* 9 1950, 156 s. v., folgendes zu bedenken gibt: *Nella lingua comune è verbo di grande e brutto uso, a cui si dà il significato di 'provare con certezza e documento'*. Ferner: *il ripercorrimiento* [?] *della storia di ogni parola* (p. 8); *una voce ... le si è superposta* [?] (p. 63). «Rumänien» heißt *Romania* und nicht *Rumènia* (p. 38, 56), wogegen das sprachwissenschaftliche Homogramm auf italienisch gegebenenfalls besser mit Akzent, also *Romània*, geschrieben wird. Es besteht auch genügend Grund, *lo Jud* (p. 34, 36, 64, 65) zu sagen, ohne jedoch gleichzeitig *il Jud* (p. 24) und *dal Jud* (p. 65) zu verwenden. Wer sich entschließt, bei der Schreibung der Akzente nach gelehrterem (oder vornehmerem) Gebrauche die mittleren Vokalqualitäten zu unterscheiden, müßte zum Beispiel auch *sennonché* (mit Doppel-*n*) und nicht *senonché* (p. 26 u. a.) schreiben; usw. – Es wäre sicher eine gute Sache, wenn man das *Vocabolario* von G. CAPPUCCHINI – B. MIGLIORINI als normatives Gebrauchswörterbuch einführen würde.

<sup>1</sup> Frey zitiert mich (*ZRPh.* 73, 80) leider falsch. Die Graphie *-m* entspricht velarem *-ñ*. Alt belegt ist die Form *lion* außerdem im veron. *De Jerusalem celesti* von Giacomino (V. 264, ... *Sathan, quel perfido lion*), ed. E. I. MAY, London 1930.



«Perché nell'oriente dell'Italia settentrionale *stuar* 'spegnere' poté difendersi così accanitamente contro *smorzare*, benché mancasse un ostacolo naturale che impedisse l'avanzare della nuova parola» (p. 27). Dabei ist nun allerdings zu beachten, daß von einer Bewahrung von *stuar* im Sinne der heutigen Verhältnisse nicht ohne weiteres die Rede sein kann. Im *Serapion carrarese* (Ende 14. Jh.) beispielsweise findet sich nur (*a*)*smorzare*, nie *stuar*. Jud umschreibt die Situation treffend, wenn er als Kriterium für den Rückzug von \*EXTUTARE zugunsten von \*EXMORTIARE den Ausfall der intervokalischen Dentale anführt. Im Mittelalter verlief die Grenze, wie übrigens auch in andern Fällen, noch weiter östlich, und die heutigen Verhältnisse (AIS 921) belegen einmal mehr die Expansion des Venezianischen<sup>1</sup>.

3. Eine Untersuchung der geographischen Gruppierung der Vertreter von CICINDELUM erweist Norditalien als ursprünglichen Lebensraum des Wortes. – Bei den mittelalterlichen Belegen ergänze man pad. *cexendelo* (Ende 14. Jh.).

4. Die Diskussion der romanischen Vertreter von HÉBDOMAS – HEBDÓMADA zeigt die Wortgeographie und Wortgeschichte in ihrer Verknüpfung mit ekklesiastischen Gruppierungen. Nicht erklärbar ist hierbei die piemontesische Form *démoda* (p. 38). Vielleicht handelt es sich um eine Kreuzung der beiden Typen. – Zur richtigen Einordnung der alten Formen aus dem Norden Frankreichs ergänze man den Hinweis auf Akzentverschiebung (vgl. FEW 4, 395a).

5. Zur Behandlung von ven. *cariegá* < \*CATRECA (als oberitalienische Umformung eines älteren iberorom.-occit.-sard. \*CATECRA) werden die westromanischen Vertreter von CATHEDRA untersucht. Ven. *caregla* (a. 1345) wird mit einem Satze als Kreuzung der beiden genannten Typen erklärt. Ebenso lapidar schrieb seinerzeit Skok (ZRPPh. 54, 476) mit Rücksicht auf avenez. *cadegla*: «*gl* ist aus *gr* entstanden.» Eine kurze Diskussion des Graphems *gl* und seiner Funktion hätte vielleicht – besonders auch im Hinblick auf den Export des Wortes entlang der adriatischen Ostküste und ins Griechische – Neues gebracht.

6. In der schönen Skizze über ven. *marangon* 'Schreiner' bleibt, von chronologischen Fragen abgesehen, bei der Herleitung des Wortes aus MERGUS die Mittelsilbe noch immer ungeklärt<sup>2</sup>. Das *n*

<sup>1</sup> Zur Variante \*EXTUTIARE > *stuzar* vgl. G. B. PELLEGRINI, *Schizzo fonetico dei dialetti agordini, Contributo alla conoscenza dei dialetti di transizione fra il ladino dolomitico atesino e il veneto*, Atti Ist. Ven. CXIII (1954/55), Venedig 1955, 84 II.

<sup>2</sup> A. PRATI, *VEI*, s. v., spricht von «*n* inserito ... per richiamo dell'altro».

unter Hinweis auf ven. *consa* 'cosa', *insir* 'uscire' (p. 46) epenthetisch zu erklären, ist nicht sehr überzeugend: ersterem wäre die auf dem Festlande (im Gegensatz zu Verona) häufige Form *colsa* gegenüberzustellen, indes *insir*, wie noch andere Verben, ein präbeziehungsweise infigiertes *in* aufweist.

7. Die Behandlung von ven. *bastare* 'cessare' zeigt, wie übrigens alle Kapitel, eine feinfühligere Aufmerksamkeit für semantische Probleme.

8. Bei der Diskussion von *affaitar* – *moltizar* – *conzar* 'gerben' wird man bedenken, daß eine voll ausgestaltete und eindeutig bezogene Terminisierung in sachlicher Hinsicht nicht zwingend ist. Die Behauptung, *affaitare* sei in Venedig nicht einheimisch, ist zweifellos richtig; doch bedeutet dies hinwiederum nicht, daß die oberitalienischen Vertreter von \*AFFACTARE in der Bedeutung 'gerben' occitanischer Herkunft sind (p. 53)<sup>1</sup>.

9. Die Diskussion der Vertreter von \*MISCITARE gibt zu einer allgemeinen Bemerkung Anlaß, die auch für die Einleitung (p. 3–19) gilt<sup>2</sup>. Abgesehen von der Frage, inwiefern in den älteren literarischen Texten Oberitaliens eigenständig strukturierte Sprachformen überhaupt vorliegen, ist es doch sehr gewagt, im Raume Mailand–Venedig von Elementen zu sprechen, die bedingt oder wenigstens getragen wären von der «forza unificatrice ed uniformatrice del 'lenguazo' veneziano» (p. 63 und analog p. 11 ss.)<sup>3</sup>. Die Situation ist viel komplexer und läßt sich innerhalb von etymologisch-lexikologischen Kategorien vermutlich nicht befriedigend darstellen. Es scheint uns immerhin festzustehen, daß dialektale Sprachformen im Falle einer literarischen Realisierung – in Oberitalien als Folge einer mannigfaltig konditionierten «aspirazione a una comunità linguistica di natura letteraria» (M. Corti) – mit den autochthonen Verhältnissen nicht mehr ohne weiteres kommensurabel sind. Ferner: Auch bei der an sich wohl unbestrittenen Be-

<sup>1</sup> FREY bringt für seine Vermutung keine Beweise. Gegenteiliger Auffassung ist FEW I, 49a: «Die npr. Zone endlich, in der das Verbum 'gerben' bedeutet, lehnt sich östlich an ein obit. Gebiet mit der gleichen Bedeutung an, und es liegt kein Grund vor, die obit. Formen als dem Pr. entlehnt anzusehen.» – Das Verb *afaitare* 'adornare' der altitalienischen Dichtersprache ist ein Gallizismus und gehört in einen andern Zusammenhang.

<sup>2</sup> Bei der Durchsicht des Kapitels an sich kontrolliere man anhand von AIS 656.

<sup>3</sup> Unter *venezian languazo* ist übrigens die spätere Form des Venezianischen zu verstehen, wie sie in den Gedichten aus den letzten Jahrhunderten der Republik erscheint.



urteilung Ascolis und seiner Schule als historisch begrenztes und kritisch faßbares Ganzes wird man sich darüber Rechenschaft geben, daß die lexikologische Charakterisierung die Stellung der «dialetti veneti» wohl illustriert, zur Lösung der zahlreichen Fragen aber (trotz dem expliziten Anspruch auf Sichtung der Verhältnisse aus größerer Perspektive) kaum Neues bringt: einzelne venezische Mundarten und das Venezianische erscheinen in gefährlicher Blockbildung, indes das schwerwiegende Problem der ursprünglichen Prägung zum Beispiel des Venezianischen als solchem, das bekanntlich verschiedene gewissermaßen systeminterne Spekulationen förderte, etwa zur Frage, inwiefern «das Venezianische selbst stark vom Toskanischen beeinflußt» sei (Lausberg), wie auch hinsichtlich seiner Reaktion auf «tendenze ladineggianti» (Devoto), unbesehen ausscheidet. Andererseits wird man jedoch gerne zugestehen, daß das Venezianische die Ursprünge seiner lexikalischen Typisierung und deren Absetzlinien hinter jüngern Koinébildungen als einer geheimnisvollen Baüta noch immer verborgen hält: so ist es auch mit der vorliegenden Arbeit trotz eingehendem Studium mittelalterlicher Dokumente noch nicht gelungen, für eine genetische Betrachtung effektiv relevantes Material beizubringen.

Frey beschließt seine Arbeit mit einem sorgfältig angelegten Glossar (p. 71–130), das eine ungefähre Datierung einer Anzahl von Mundartwörtern ermöglicht. Die sinnvolle Auswahl des Materials könnte in einzelnen Fällen zur Diskussion gestellt werden. Frühe Belege für ein Wort wie «contrabbando» sind hier nicht uninteressant; *budella* 'tubo intestinale' (a. 1402), *scoio* 'scoglio' (Ende 14. Jh.) u. a. scheinen überflüssig<sup>1</sup>. Wichtig ist jedoch vor allem

<sup>1</sup> Vermutlich hat sich der Verfasser da und dort durch Graphien beeindrucken lassen (was zwar heute nur noch bei «textual critics and other semi-outsiders» vorkommen soll). – Zu *fornaxe* 'fornace', Venedig 1441, vgl. *fornase*, Padua 1407 (G. SELLA, *Gloss. lat. it.*, Città del Vaticano 1944, 248); die angeführten Textstellen belegen überdies die Form *fornaxa* (wozu *DEI* s. v.). – Das Stichwort *lisia* 'ranno', Verona 1487, könnte zum Beispiel lauten: *lisia* 'lisciva, ranno', veron. *lexia*, a. 1339 (G. SELLA, *cit.*, 313, 318), pad. *lexia*, *lesia*, Ende 14. Jh. (Serapion carrarese). – Zur Erklärung von *morcla*, Venedig 1338, gehört nicht unbedingt 'feccia dell'olio, grasso per ungere', unbedingt aber 'morchia' (hier schon = *morchia*?); vgl. übrigens *murcla*, Venedig 1300 (G. SELLA, *cit.*, 377).

Die Definition mittels Umschreibung allein ist abwegig. Im Falle von *gaban* 'mantello con maniche' (a. 1366) zum Beispiel handelt es sich um «gabbano» (vgl. *DEI* s. v., allgemein zudem Lokotsch 971, zu entsprechend gen. *cabbàn* außerdem G. B. PELLEGRINI, *Contri-*

die Feststellung, daß die Datierungen sich ausschließlich auf die von Frey bearbeiteten Texte beziehen. Als Unsicherheitsfaktor für die ältesten Belege erweist sich dabei insbesondere die unvermeidliche Sammlung von Bertanza-Lazzarini, die man wohl besser weggelassen hätte<sup>1</sup>. Das Glossar ist deswegen nicht weniger reichhaltig und läßt auch in den Fällen interessante Schlüsse zu, wo nicht nur Erstdatierungen vorliegen; zur Dokumentation des Archivio Linguistico Veneto der Fondazione G. Cini liefert es einen bemerkenswerten Beitrag.

Luzern

Gustav Ineichen

\*

*buto allo studio dell'influsso linguistico arabo in Liguria*, «Miscellanea storica ligure» II, Mailand 1961, p. 33 des Separatums): Man beachte, daß das fragliche Wort ein dialektales Homonym mit der Bedeutung 'Schnellwaage' besitzt, das A. STEIGER – W. v. WARTBURG, *Balance romaine*, *VRom.* 19 (1961), 234, bei ar. *qabbān* wohl nicht ungelegen gekommen wäre, nämlich ven. *gaban* (bei Sanuto), pis. *gabbano*, *capanno* (nach Amari; vgl. G. B. PELLEGRINI, *Il Fosso Caligi e gli arabismi pisani*, *Atti Acc. Naz. Lincei*, ser. VIII, vol. XI, 1956, 156 s.). – Das Wort *macaluso* 'mancia all'incantatore pagata dal compratore' gehört zu ait. *macaluffo*; vgl. G. B. PELLEGRINI, *Galica e Macaluffo*, *Atti Acc. Naz. Lincei*, ser. VIII, vol. XII, 1957, 386–393.

<sup>1</sup> Demnächst erscheint eine erweiterte und vollständig überarbeitete Ausgabe der erwähnten Materialien von Bertanza und Lazzarini; sie wird besorgt von Alfredo Stussi.